

MICHEL CAUMARTIN

Au crépuscule des rois



Roman historique

Une enquête de
Vincent La Lumière
commissaire sous
la Révolution

Michel Caumartin

Au crépuscule des rois

Une enquête de Vincent La Lumière commissaire sous la Révolution

© Michel Caumartin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8234-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce roman historique fait intervenir des personnages réels dont les actions romanesques ont été insérées au plus près de leur activité réelle connue, dans les lieux où ils séjournaient aux dates du récit. En fin d'ouvrage, classées par chapitre, des notes historiques numérotées apportent des compléments d'information. Elles identifient aussi ce qui relève du réel ou du fictif sans dévoiler la suite de l'intrigue.

Chronologie

14 juillet 1789	Prise de la Bastille
4 août 1789	Abolition des privilèges et de la société des ordres
6 octobre 1789	Le peuple parisien contraint le Roi à quitter Versailles et à revenir à Paris
24 août 1790	Promulgation de la constitution civile du clergé
20 juin 1791	Fuite du Roi Louis XVI avec sa famille et arrestation à Varennes
17 juillet 1791	Fusillade du Champ-de-Mars (La Fayette fait réprimer une manifestation antimonarchique par la Garde nationale)
Septembre 1791	Promulgation de la Constitution
Octobre 1791	Début de l'Assemblée législative
20 avril 1792	Déclaration de guerre à l'empereur d'Autriche

Prologue

Novembre 1588

Dans la lumière déclinante du crépuscule, deux cavaliers chevauchaient à vive allure à travers l'épaisse forêt de la Sologne bourbonnaise. Habillés en guerre de tête en pied, les deux hommes montraient l'apparence de rudes guerriers, casques sur la tête, visages burinés par le vent, barbes fournies comme il seyait à l'époque. Ils portaient des vestes en cuir renforcées aux épaules au-dessus de cottes molletonnées destinées à les protéger au combat. Sur les flancs de leur monture reposaient épées longues et pistolets à rouet. D'aspect très similaire, les deux hommes ne se différenciaient que par la couleur de leur barbe, l'une était noir de jais avec quelques fils blancs et l'autre châtain roux. L'obscurité naissante avait fait ralentir l'allure des deux cavaliers.

— Mon bon Béthune, déclara l'homme à la barbe noire, il conviendrait de ne pas traîner dans ces sombres futaies qui regorgent de brigands. Je ne m'étonnerais pas de voir surgir des bandes comme il y en a tant par les temps troublés que nous vivons.

Le cavalier parlait avec un accent qui faisait rouler les mots comme l'eau les galets d'un gave pyrénéen.

— Pourquoi, Sire, avoir renoncé à une escorte ? C'est nous faire courir grand danger.

Le second cavalier, celui à la barbe châtain, possédait un accent bien différent, plus nasillard et rugueux, plus septentrional.

— Notre expédition doit rester strictement confidentielle. Tu dois être le seul à partager mon secret. Voilà aussi pourquoi je t'en ai dit le minimum jusque-là.

— Alors, prions Dieu de nous accorder sa protection.

— J'ai mis notre destin entre ses mains, aussi nous faut-il garder confiance, malgré les périls potentiels. Notre mission est trop essentielle pour que notre Seigneur ne nous apporte son aide et sa miséricorde. Regarde d'ailleurs, nous approchons de notre objectif. Enfin ! J'aperçois les tours du château au loin sur la colline. Nous devrions y être avant la nuit.

— Je les vois aussi, c'est donc là que vit l'homme qui tient notre destin entre ses mains. Quelle connaissance a-t-il des documents ?

— Je n'en sais rien et c'est bien l'objet de ma visite. Mes espions navarraïes ont fait un beau travail aux Pays-Bas espagnols et à Rambouillet pour retrouver ces vieux papiers.

Instinctivement, le cavalier à la barbe noire avait porté sa main sur son pourpoint en dessous duquel se trouvaient les parchemins. L'air soucieux, il enchaîna :

— Vois-tu, je ne suis pas certain que le secret qu'ils recèlent ait été conservé aussi précieusement qu'il l'eût fallu.

— Que craignez-vous ?

— Le secret a pu être transmis dans la famille. Mais je n'ai aucune certitude. Tout ce que je sais, c'est que ces papiers sont d'une importance telle qu'ils sont susceptibles de bouleverser l'histoire du royaume.

— Mais pourquoi ne pas les détruire ?

— Si notre homme a connaissance de ces documents, ce serait un bien dangereux crime à commettre, mais, au-delà de cela, je ne me sens pas le droit de faire disparaître ainsi le passé de ma famille. S'il plaît à Dieu, je veux laisser une chance aux desseins divins de s'accomplir.

— À quelle fin ?

— Je pressens que, bientôt ou bien plus tard, ces parchemins pourraient jouer un rôle vital pour le royaume.

— Et qu'en ferez-vous si votre plan se déroule comme prévu ?

— Je te les confierai, à charge pour toi de les cacher. Mais je souhaite aussi laisser une opportunité à un serviteur fidèle à notre maison de les retrouver et de les utiliser à bon escient.

— Je ne comprends pas.

— Une fois que j'aurai rejoint notre Seigneur après avoir accompli la mission que je me suis fixée, je veux laisser toutes les possibilités au destin de se réaliser.

— Voilà une bien lourde et complexe tâche.

— Ce sera notre secret et la garantie pour toi de ma protection, car je te sens appelé à accomplir les plus hautes missions pour le bénéfice du royaume et la plus grande gloire de Dieu.

— Je serai digne de votre confiance, Sire.

Les deux cavaliers avaient atteint le haut de la colline et s'engageaient sur le pont-levis entouré de deux tours imposantes. Dans la cour intérieure, l'intendant du château les attendait suite au messenger accueilli quelques jours auparavant qui l'avait informé de la venue de ces illustres visiteurs.

Les cavaliers descendirent de leurs chevaux qu'ils confièrent à des palefreniers, alors que s'approchait l'intendant, tout de noir vêtu.

Respectueusement, l'homme s'adressa aux visiteurs :

— Sire, c'est un honneur de vous recevoir dans notre modeste domaine. J'ai malheureusement à vous annoncer que mon maître est gravement malade et a déjà confié son âme à Dieu avec l'assistance de son confesseur. Son fils ne quitte plus son chevet.

— Quelle triste nouvelle et quelle perte pour le royaume ! Puis-je néanmoins m'associer à leur malheur et leur rendre visite pour les assurer de mon affection ?

— Je vais vous annoncer, si vous voulez me suivre.

L'intendant entra dans le bâtiment à l'allure médiévale par un porche ogival, suivi par les deux visiteurs. Quelques marches franchies, ils s'engagèrent dans un couloir sombre éclairé par un bougeoir mural et meublé d'un unique coffre sur lequel ils posèrent casques et gants. Les vagissements d'un nourrisson résonnaient sur les vieilles pierres de la bâtisse féodale.

— Notre jeune maître vient d'accueillir son premier-né. Un beau garçon bien membré et vigoureux. Ainsi le veut notre Seigneur, ainsi va la vie, alors qu'une âme arrive au terme de son existence terrestre, une autre vient d'éclore.

Ils arrivèrent dans une antichambre au sol grossièrement carrelé où crépitait un feu dans une cheminée massive. L'intendant demanda à Béthune de s'installer dans un modeste fauteuil en bois avant de frapper à une des portes qui

encadraient la cheminée. Une voix au timbre juvénile cria « Entrez ! » et l'intendant pénétra dans ce qui devait être la chambre du châtelain.

Les pleurs du bébé se rapprochaient et se mirent soudain à retentir dans le salon lorsque la nourrice s'y avança en donnant le sein à un nourrisson, entièrement emmaillotté afin d'empêcher tout mouvement comme le préconisaient les usages. C'était une belle et grande jeune femme portant une coiffe en dentelle blanche. Elle eut un mouvement de recul, car elle n'avait pas vu les visiteurs entrer.

— N'ayez point peur, belle nourrice, et continuez votre noble ouvrage sans vous gêner. Il n'y a chose plus naturelle au monde.

Béthune avait décelé dans les yeux de son maître une étincelle qu'il ne connaissait que trop.

L'intendant reparut et les regards se tournèrent vers lui.

— Sire, mon maître et son fils sont prêts à vous recevoir. Je vous prie d'entrer.

— Bien. Béthune, veille sur la nourrice, je souhaite m'entretenir avec elle après avoir accompli mes devoirs.

Et l'homme à la barbe sombre entra dans la chambre pendant que l'intendant s'éclipsait.

Béthune resta seul dans la pièce avec la nourrice qui s'était installée sur une chaise à côté de lui pour profiter de la chaleur de la cheminée. Le feu dansait sous les yeux du soldat qui se frottait la barbe et se réchauffait les membres engourdis par cette épuisante chevauchée à travers campagnes et forêts.

À l'issue de longues minutes, la porte se rouvrit, laissant apparaître le cavalier à la barbe noire qui referma le battant derrière lui. Béthune s'empressa de le rejoindre pour l'interroger à voix basse.

— Alors, Sire ?

— Tout s'est bien passé. Ils n'ont aucune connaissance des documents. Le fils m'a juré fidélité sur la tête de son père mourant. Nous avons libre route pour notre entreprise.

Béthune soupira de soulagement.

Au milieu de sa barbe noire, le visage d'Henri de Navarre – car il s'agissait bien d'Henri, duc de Bourbon et roi de Navarre – exprimait un mélange de satisfaction et de détermination.

— Nous allons produire de grandes choses. À charge pour nous de réensemencer ce beau et grand pays, meurtri par tant d'années de guerres stériles.

Au regard du roi qui se perdait au-dessus de son épaule en direction de la jeune nourrice, Béthune comprit que la pensée de son maître n'était pas que métaphorique.

— Belle nourrice, voudriez-vous me guider jusqu'à ma chambre, je suis épuisé par ce long voyage et je voudrais profiter de quelque repos.

— Permettez Seigneur, que je couche cet enfant dans son berceau avant de vous servir.

— Bien entendu, ma mie.

La jeune femme se leva, un peu troublée, ragrafa son corsage et elle s'éclipsa, le nourrisson dans les bras.

Henri de Navarre déboutonna son pourpoint et en sortit des papiers jaunis qu'il tendit à Béthune.

— Je te les confie. Tu sais ce qu'ils représentent. J'ai plus confiance en toi qu'en moi-même.

Les deux hommes ne pouvaient détacher leurs regards de ces modestes parchemins. Se pouvait-il que le sort d'un pays tienne à si peu de choses ? Béthune s'en saisit et il s'étonna de sentir son cœur battre en bataille à cause de simples papiers, lui le soldat qui avait vécu tant de terribles combats au côté de son maître dans les effroyables guerres religieuses qui avaient ensanglanté le pays.

La nourrice était de retour.

— Si vous voulez me suivre, Sire.

— Volontiers, ma mie, volontiers. Je te souhaite une bonne nuit, Béthune. Je pressens la mienne comme excellente.